

grand nombre de dames qui se l'arrachent, qui se le disputent sera probablement le plus grand obstacle qu'il rencontrera sur sa route, et le seul qui pourra peut-être l'empêcher de réussir.

Joseph, croyez-en un ami, n'allez pas trop dans le monde, et cela pour deux raisons : 1o. parce que le beau sexe vous fera perdre un temps trop précieux ; 2o. parce que vous courrez risque de faire un trop grand nombre de victimes dont vous vous reprocheriez plus tard le malheur.

Lecteurs, nous vous avons montré notre héros sous son beau côté. Nous connaissons bien, il est vrai, sur son compte, quelques peccadilles, mais nous ne les raconterons que si nous voyons qu'il a besoin d'un frein pour arrêter son impétuosité. Car, bien entendu, nous avons toujours son intérêt à cœur, nous l'aimons trop, malgré ses petites fredaines, pour lui causer le moindre désagrément à plaisir.

Joseph est un des piliers de la "Scie" voilà pourquoi elle ne restera pas longtemps sur pied.

Il pourra connaître le nom de l'auteur de cet aperçu biographique, en s'adressant au No. 3, rue Conillard.

Nous le prions de se rappeler St. Hyacinthe.

ARCADES AMBO !

Les rédacteurs de la "Scie" sont des jeunes gens d'une bravoure éprouvée. Cependant, n'allez pas croire, O lecteurs, que ces chevaliers, dignes des jours de Don Quichotte, n'ont que des armes aussi inoffensives qu'une "Scie" dans leurs carquois. Oh ! non ; Henri T. T. a fait ses preuves sur la tranchée des Hastings de Dorchester. Là, nous l'avons vu, à la tête d'une centaine de ses braves, enfoncer les colonnes ennemies, brandissant d'un bras nerveux "une barre de fer" en guise d'étendard. Nous l'avons entendu leur adresser la parole, comme, jadis, son homonyme, le brave Henri IV, aux jours glorieux de la Ligue : "Partisans," leur criait-il d'une voix légèrement émue, "en marchant au combat, regardez ma barre de fer, vous la trouverez toujours au chemin de l'honneur !" Il dit, et les masses émuës se précipitent sur ses pas ! Hélas ! il était loin de se douter, en ces jours de travaux Herculéens, que celui dont le bras vigoureux l'aidait à porter les lourds insignes du parti libéral, oublierait si tôt les souvenirs d'une

épopée si grande par son courage, si grande par ses malheurs.

Mais Louis Honoré est poète, et sa main délicate, blanchie, mais affaiblie par le maniement des volumes de Lamartine et de Victor Hugo, se refuse à porter, plus longtemps l'arme de l'assommeur et du fier à bras. Comme ces fiers Italiens de la Jeune Italie, son arme est le stilet. Il ne le porte pas sans doute avec des idées d'agression, non ; mais il le porte comme moyen de défense en cas d'attaque.

Mais, me dites-vous, paisibles citoyens, à quoi sert un stilet en la tranquille cité de Champlain ? A quoi sert un stilet ! Mais je crois que ce petit membre n'est pas tout à fait inutile, lorsqu'on s'appelle Louis Honoré Fréchette : lorsque deux fois, par ses envieux, le malheureux poète s'est vu assailli inhumainement dans les rues du faubourg St. Roch. Il revenait, sans doute, paisiblement de corriger les épreuves de l'un de ses meilleurs morceaux de poésie, et tenait en sa main crispée, une feuille arrachée à son Lamartine ; son œil égaré, hagard, ne vit point l'agresseur, car il l'eût reconnu. En effet, n'avaient-ils pas figuré l'un à côté de l'autre sur le même théâtre, alors que le drame de Félix Poutré nécessitait un armement en Angleterre, et que la "pochade" des Notables du Village amenait les campagnes. Il le vit, mais il était trop tard ! Jusqu'à cette soirée néfaste, le monde ignorait encore qu'entre grands hommes, gens de lettres, voir même entre "Intimes," l'arme à la mode fût le baton. Dès lors, Louis Honoré éprouva, par une bien dure expérience il est vrai, que la mode était bonne ; et treize mois plus tard, de sa cervelle encore ébranlée, jaillit l'idée de l'introduire dans le comté de Dorchester !

Cependant, malgré cette chaude alarme, Louis Honoré ne pensa pas encore au stilet : au mois de novembre mil huit cent soixante-et-trois, était réservée la bonne fortune de consigner le fait dans ses mémoires, après avoir déploré amèrement pour la tranquillité publique et privée, l'apparition de cette feuille ou plutôt de ce chiffon plagiaire et mal appris, que L. H. F. ramasse, feuille par feuille, pour en former, plus tard, le second volume de ses "Loisirs." Nous ne savons pas si le jeune Bohême se propose d'en envoyer un exemplaire à MM. Lamartine et Victor Hugo : ces messieurs seraient bien aise d'en enrichir leurs bibliothèques, sinon

comme œuvre d'esprit, du moins comme échantillon de ce que l'indiscrétion, la mauvaise foi, la calomnie et la bêtise humaine peuvent inventer.

Oui vous faites bien, jeune poète, armez-vous et restez armé : lors même que le danger n'existe pas réellement, votre conscience doit vous faire craindre beaucoup de la part de ceux que vous avez insultés si grossièrement et si gratuitement. Pargite, asini !

A l'heure qu'il est, la rédaction de la "Scie" n'est plus un secret pour le public ; grâce aux recherches de leurs amis de la "Lime", les rédacteurs de la "Scie" cueillent aujourd'hui les lauriers qu'ils ont si justement mérités par leurs écrits. M. Fréchette, après le premier numéro, s'est retiré, et nous l'en félicitons, d'autant plus que ses talents lui permettent de prétendre à quelque chose de plus relevée qu'au titre de rédacteur d'une feuille anonyme qui prodigue gratuitement l'insulte et la calomnie à des personnes dont le seul crime est d'avoir encouru la haine ou l'envie de ses rédacteurs. Nous félicitons grandement M. Fréchette de s'être aperçu, tardivement, il est vrai, qu'il était entré dans une voie qu'il ne pouvait poursuivre sans compromettre gravement sa réputation peut-être même son avenir.

Tant qu'aux scieurs Faucher et Turgeon, nous n'avons pour eux que le plus profond mépris mêlé à la pitié. M. Faucher, surtout, par son imprudente conduite, fait soupçonner qu'il n'est pas sain d'esprit. Comment, en effet, concevoir qu'un individu qui a comme lui à se reprocher un passé qui ferait la honte même d'un homme dépourvu de tout sentiment d'honneur ; comment concevoir que lui, M. N. Faucher, qui devrait craindre de lever la vue sur un homme respectable, puisse prendre la plume pour attaquer. Nous prenons aujourd'hui la nôtre pour lui conseiller d'implorer la commisération du public au lieu de se l'aliéner simplement pour satisfaire sa vanité d'écrivain. Il devrait se rappeler que si public s'abaissait jusqu'à scruter sa conduite passée, il lui retirerait bien vite, peut-être l'indulgence qu'il a eue pour lui jusqu'aujourd'hui.

Nous sommes véritablement peines de voir le nom d'une de nos premières familles canadiennes, celui de M. Taschereau, figurer parmi ceux des rédacteurs de la "Scie," que le "Journal de Québec" a fait connaître hier soir au public.